



HAL
open science

compte rendu d'ouvrage "Interprétations du discours métalinguistique"

Emilie Aussant

► **To cite this version:**

Emilie Aussant. compte rendu d'ouvrage "Interprétations du discours métalinguistique". 2007.
halshs-00294950

HAL Id: halshs-00294950

<https://shs.hal.science/halshs-00294950v1>

Submitted on 10 Jul 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LECTURES & CRITIQUES

ARTICLE CRITIQUE



Candotti, Maria-Piera,

Interprétations du discours métalinguistique - La fortune du sūtra A 1.1.68 chez Patañjali et Bhartrhari, Firenze, Firenze University Press (Kykéion Studi e Testi. Scienze delle Religioni, 1,5), 2006, 417 p., ISBN 13 : 978-88-8453-452-1.

L'ouvrage comporte une table des matières, une présentation des abréviations (p. 10), une introduction (p. 11-24), trois parties (I : Esquisse d'analyse lexicale p. 29-205, II : L'imposition des noms techniques p. 209-257, III : La citation des formes linguistiques p. 261-387), une conclusion (p. 390-391), un index des œuvres citées (p. 393-408) et un index *locorum* (p. 409-417).

L'objectif de l'ouvrage est de mettre à jour, pour la comprendre mieux, l'épistémologie de la tradition pāṇinéenne et plus particulièrement la réflexion que le métalangage, en usage dans cette tradition, a suscité chez deux de ses principaux penseurs¹ : Patañjali (2^e siècle avant notre

ère) et Bhartrhari (5^e siècle). L'auteure concentre son étude sur trois thèmes majeurs de cette réflexion : 1) l'élaboration du « concept de langue technique ou spécialisée » (première partie), 2) l'imposition des termes techniques, présentée comme l'un des principaux outils métalinguistiques (deuxième partie) et 3) « l'évolution des différentes interprétations des mécanismes métalinguistiques de citation / nomination dans les témoignages les plus anciens de la tradition pāṇinéenne » (troisième partie).

1) Maria-Piera Candotti aborde le premier thème en portant son attention sur deux aspects centraux : a) le champ lexical du métalinguistique et b) la résolution du problème que pose l'existence d'une métalangue faisant usage de termes techniques au sens conventionnel (si l'on défend l'idée selon laquelle le rapport entre les mots et les objets qu'ils dénotent est naturel, justifié et permanent, comment penser le fonctionnement de cette métalangue qui a la convention pour fondement ? Comment concilier une conception naturaliste du langage avec l'arbitraire ?).

Le mot sanskrit qui désigne les termes techniques de la grammaire est *saṃjñā*, dont l'auteur rappelle l'analyse de façon suivante : « déverbal radical de *saṃ-jñā* - « être d'accord », « avoir la même opinion », « être en harmonie », à valeur abstraite », d'où le sens de « accord, harmonie » et « connaissance globale, convention ». L'interprétation de ce terme pose problème car il peut désigner aussi bien des termes techniques (tels que *vrddhi*, qui désigne, à partir du traité pāṇinéen, les phonèmes /ā - ai - au/, que des noms propres individuels (tels que *Devadatta*, notre « Dieudonné »), des thèmes nominaux qui ne sont pas employés selon leur sens étymologique (tels que *dantāvala*, qui signifie littéralement

¹ L'ouvrage fondateur de la tradition pāṇinéenne est l'*Aṣṭādhyāyī* (A infra) « (Formulaire en) huit leçons » de Pāṇini. Ce traité grammatical, qui a été composé vers le 4^e siècle avant notre ère, constitue le premier exemple de formalisation d'exposé technique dans l'histoire universelle des sciences. La tradition pāṇinéenne sous-tend dans son ensemble l'histoire culturelle indienne (en rendant possible la conservation de la langue sanskrite, véhicule des connaissances scientifiques et religieuses jusqu'au 19^e siècle) et occupe une position déterminante, tant du point de vue religieux - pratique et interprétations des textes sacrés - que du point de vue spéculatif dans le domaine philosophique. C'est par ailleurs, si l'on se place sur le plan international, l'une des plus longues traditions grammaticales qui soient.

« ayant des dents » et qui est utilisé, non pas pour désigner tous les êtres pourvus d'une dentition, mais seulement les éléphants), ou encore des thèmes nominaux dont le genre et / ou le nombre ne sont pas prévisibles (tels que *dārāḥ* « épouse », toujours au masculin pluriel). Au terme d'une argumentation fouillée, bien documentée et qui se défie toujours de conclusions hâtives et sans nuance, l'auteur parvient aux constats suivants :

- dans le contexte de l'*Aṣṭādhyāyī*, le terme *saṃjñā* désigne des formes (essentiellement des noms propres, épithètes et termes techniques) sémantiquement inanalysables (leur sens « ne peut, totalement ou partiellement, être obtenu par l'analyse grammaticale ») et peut être rendu par « mot conventionnel », pris au sens large ;

- dans l'oeuvre de Patañjali, *saṃjñā* est principalement employé pour désigner un nom technique ou un nom propre. Mais le grammairien se dote également de nouveaux outils terminologiques pour structurer le champ lexical du métalinguistique, tels que : *kr̥trima* « [terme] artificiel » qui implique une intervention humaine explicite ou un sens arbitrairement défini (désigne les noms propres et les termes techniques et s'oppose à *akr̥trima* « [terme] non artificiel », i.e., tous les autres mots), *pāri-bhāṣika-saṃjñā* « terme technique dont le sens est enseigné par définition » autrement dit, qui n'a de sens que par sa définition, *anvartha-saṃjñā* « terme technique transparent (i.e., employé en conformité avec son sens étymologique) et *saṃjñīn* « porteur de la *saṃjñā* » ;

- avec Bhartr̥hari, l'emploi de *saṃjñā* pour désigner principalement les termes techniques se voit confirmé, mais on constate le recours à d'autres expressions, en plus de celles déjà introduites par Patañjali, comme : *pūrvācārya-saṃjñā* « terme technique des anciens maîtres » désignant un terme qui, bien connu de tous au sein de la tradition, n'a pas à être introduit par une définition, *śāstrāntara-saṃjñā* « terme technique appartenant à un autre traité » qui permet de distinguer les termes techniques

en usage dans une école de ceux en usage dans une autre et *śāstra-saṃjñā* « terme technique grammatical » qui s'oppose à *laukikī saṃjñā* (litt. « terme technique mondain ») « nom propre ». Bhartr̥hari établit également une opposition franche (alors qu'elle était encore floue chez Patañjali) entre les termes techniques grammaticaux dont le sens est établi par la pratique grammaticale elle-même (*vyākaraṇāt* ou *śāstrāt*, ex. : *vṛddhi* en tant que nom technique des phonèmes /ā - ai - au/) et ceux dont le sens dérive de la pratique mondaine (*lokāt*, ex. : l'usage de *iti* comme particule autonymisante). C'est également chez Bhartr̥hari que nous trouvons une réponse au problème que posent les unités linguistiques dont le référent a été attribué suite à une intervention humaine (i.e., termes techniques et noms propres) : même dans le cas de ce genre d'unités, le lien entre la forme et l'objet est immuable car « l'acte de nomination n'est pas un acte qui crée un lien nouveau entre une forme linguistique et un objet (mental ou matériel, peu importe) mais c'est plutôt, (...) une restriction d'un lien plus vaste. » Cette thèse se fonde sur l'idée suivante : tout mot a la capacité potentielle d'exprimer tout objet et tout objet a la capacité d'être exprimé par tout mot ; en vue de l'usage, cependant, la capacité expressive (*śakti*) du mot est limitée à la désignation d'une chose ou d'un individu particulier ; le mot et sa relation à l'objet qu'il dénote ne sont pas créés, l'usage ne fait qu'actualiser une relation de dénomination qui est « déjà là » (*nitya*). Ainsi, lorsque Pāṇini dit que *vṛddhi* désigne les phonèmes /ā - ai - au/, il ne crée pas un lien nouveau, il ne fait que révéler la capacité que le mot *vṛddhi* a à exprimer les phonèmes /ā - ai - au/ et la restreint (dans le contexte grammatical) à cela. Il en va de même pour les noms propres, « contreparties mondaines » des termes techniques². La présence de cette réponse

² Pour une étude des analyses pāṇinienes du fonctionnement des noms propres, cf. Aussant : Les analyses du nom propre en Inde : grammaire,

chez Bhartṛhari révèle l'importance que le grammairien philosophe accorde à la problématique de la convention au niveau linguistique.

Sont également abordés, dans la première partie de l'ouvrage :

- les différentes sortes de noms techniques grammaticaux ou sous-classes de *saṃjñās* : *śabda-saṃjñā* « nom de formes linguistiques (i.e., nom qui, tout en signifiant une forme, ne signifie pas pour autant sa propre forme ; ex. *gha*, nom technique des suffixes de degrés de comparaison *-tara* et *-tama*), qui s'oppose à *artha-saṃjñā* « nom d'un sens / objet » (ex. *vibhāṣā*, nom technique du sens exprimé par les mots *na vā* « ou bien non », i.e., nom d'un type d'option), *mahatī saṃjñā* « terme technique long » (i.e., terme technique sémantiquement transparent (*anvartha*), ex. *sarvanāman* (litt. « nom pour tout ») « pronom », *bhāvinī saṃjñā* « terme technique futur » (ex. *saṃprasāraṇa*, nom technique que porteront les voyelles /i - u - r - l/ une fois qu'elles auront été substituées aux semi-consonnes /y - v - r - l/) ;

- les différents outils du métalangage : notamment les *anubandhas* « indices », dont la présence auprès d'une forme indique que telle opération doit s'appliquer à ladite forme (ces unités n'ont donc de réalité qu'au plan métalinguistique : elles « disparaissent » une fois l'opération appliquée)³ et les *anukaraṇas* (litt. « imitation ») « citations » ou « formes autonymiques » (unités linguistiques notant exclusivement leur forme propre).

2) La deuxième partie est essentiellement consacrée aux caractéristiques syntaxiques et sémantiques des *saṃjñā-sūtras*, les règles qui introduisent les termes

techniques. Au niveau syntaxique, deux schémas dominant : a) apposition de la *saṃjñā* et de son *saṃjñīn*, tous deux fléchis au nominatif, ex. A 1.1.1 *vrddhir ādaic* // « [Le terme technique] *vrddhi* [dénote les phonèmes] /ā - ai - au/ » ; b) *saṃjñā* au nominatif et *saṃjñīn* au génitif, ex. A 1.1.69 *aṅ-udit savarṇasya cāpratyayaḥ* // « [Les phonèmes] *aṅ* (i.e., les voyelles et semi-voyelles) et [ceux à] exposant *U* (i.e., les consonnes) [dénotent leur forme propre et leurs] homophones, sauf s'il s'agit de suffixes. » Au niveau sémantique, la *saṃjñā*, qui n'est pas encore affectée à la désignation de son *saṃjñīn*, est considérée (implicitement chez Patañjali, explicitement à partir de Bhartṛhari) comme dénotant sa forme propre (*sva-rūpa-pada-arthaka*).

3) La troisième et dernière partie aborde plus spécifiquement le mécanisme autonymique. Deux aspects de la réflexion des grammairiens pāṇinéens intéressent l'auteur : a) comment les grammairiens ont-ils expliqué « le fait que la langue puisse parler d'elle-même », b) comment ont-ils interprété « ce mécanisme à l'intérieur d'une théorie générale de la signification ».

L'auteure débute cette troisième partie en faisant état de la très problématique interprétation du *sūtra* pāṇinéen A 1.1.68 *svaṃ rūpaṃ śabdasya aśabdasaṃjñā* //⁴, dont l'interprétation la plus courante est « Concernant le mot (*śabdasya*), [il faut comprendre] sa forme propre (*svaṃ rūpaṃ*), excepté s'il s'agit d'un terme métalinguistique [au sens strict, i.e., non autonyme] » et met l'accent sur l'un des points qui font la complexité de ce *sūtra* : dans l'hypothèse où le *sūtra* est une définition de terme technique⁵, qu'est-ce qui est *saṃjñā* et qu'est-ce qui est *saṃjñīn* ? La traduction

logique, exégèse (soumis pour publication).

³ L'indice *ñ*, par exemple, lorsqu'il s'adjoit à une racine verbale telle que *vr-* « couvrir » (donnant *vrñ*), indique que la racine doit prendre les désinences moyennes, si le fruit de l'action est destiné à l'agent lui-même (*vrñute* « il couvre (pour lui-même) ») ; si le fruit de l'action n'est pas destiné à l'agent, la forme est *vrñoti* « il couvre (pour autrui) ».

⁴ Près d'une douzaine de traductions en langues occidentales ont été proposées. Pour une synthèse des interprétations proposées par les grammairiens pāṇinéens, cf. Aussant (2005).

⁵ Cette opinion est majoritairement défendue par les grammairiens pāṇinéens. Une autre interprétation fait de ce *sūtra* une métarègle (*paribhāṣā*), c'est-à-dire une règle qui régit, au sein de la grammaire, le mécanisme autonymique.

du *sūtra* proposée ci-dessus fait de la forme propre du mot le *saṃjñin*, c'est-à-dire l'objet qui est compris, et du mot la *saṃjñā*, l'instrument qui fait comprendre. Mais on trouve trace d'une autre interprétation, clairement analysée par George Cardona⁶ (1997), qui fait de la forme propre du mot la *saṃjñā* et du mot, le *saṃjñin*. Dans le cadre de cette interprétation, la traduction de la première partie du *sūtra* devient : « La forme propre [est le nom] du mot, excepté... ». La forme d'un mot semble donc avoir été considérée, dans la tradition pāṇinéenne, comme pouvant assumer tour à tour les fonctions de *saṃjñā* (ce qui fait comprendre) et de *saṃjñin* (ce qui est compris).

Dans un premier temps, Maria-Piera Candotti nous fait suivre pas à pas l'analyse de Patañjali, assez déroutante puisqu'elle propose deux interprétations profondément différentes, tant par le niveau d'analyse auquel elles se placent que par le statut de l'autonyme auquel elles mènent : a) analyse « linguistique » : un mot possède deux éléments qui lui sont propres : sa forme phonique et l'objet qu'il fait comprendre ; si le contexte d'emploi empêche la compréhension de l'objet, le mot fait alors comprendre sa seule forme propre⁷, b) analyse « épilinguistique » : le mot fait comprendre sa forme phonique par le seul fait d'avoir été énoncé et perçu (« il se fait connaître lui-même, ni plus ni moins qu'une note de musique, une fois qu'elle a été produite, se fait connaître »), non pas parce qu'il signifie cette forme phonique. Cette seconde interprétation a pour conséquence le fait suivant : la partie prescriptive du *sūtra* A 1.1.68 *svaṃ rūpaṃ śabdasya*, qui enseigne la notation de la forme propre, est inutile et sert simplement de contrepartie à la restriction

⁶ Cardona (1997).

⁷ L'exemple traditionnellement cité est le suivant : la règle A 4.2.33 *agner dhak* // enjoint l'ajout du suffixe *dhak* à *agni* (« feu »). Puisqu'il est impossible d'ajouter ledit suffixe à des flammes ou à des braises, on comprend que la règle fait référence à la forme /agni/ et non à l'objet « feu ».

aśabdasamjñā.

Dans un deuxième temps, l'auteure se consacre à la « reconstruction » du point de vue de Bhartrhari concernant le phénomène autonymique⁸. L'une des différences majeures qui distinguent l'interprétation de Bhartrhari de celle de Patañjali tient en ce que le premier n'évoque pas l'idée d'une préséance dans la compréhension des éléments constitutifs d'un mot (cf. l'analyse « linguistique » vue quelques lignes plus haut) : la compréhension de la forme ne précède pas celle de l'objet, tout comme celle de l'objet ne précède pas celle de la forme ; il y a bien plutôt compréhension d'une unité globale, où forme et sens sont unis depuis toujours. Selon l'intention du locuteur, l'un des deux « aspects » du mot sera mis en avant par rapport à l'autre. De plus, l'interprétation du mécanisme autonymique donne lieu, chez Bhartrhari, à une spéculation philosophique qui dépasse largement les problématiques pāṇinéennes. Cette interprétation, d'une profonde acuité, se fonde sur un parallélisme entre le fonctionnement des termes techniques et celui des autonymes ; Maria-Piera Candotti y consacre l'essentiel de son dernier chapitre. Le cœur de la réflexion bhartṛharienne tient en deux stances (*Vākyapadīya* 1.60-61) :

*vṛddhy-ādayo yathā śabdāḥ svarūpa-
upanibandhanāḥ / ādaic-pratyāyitaiḥ
śabdaiḥ sambandhaṃ yānti saṃjñibhiḥ
// 1.60 // agni-śabdas tathā-eva-ayam
agni-śabda-nibandhanaḥ / agni-śrutiyaiti
sambandham agni-śabda-abhidheyā //
1.61 //*

Tout comme des mots tels que *vṛddhi* [*vṛddhi* 1], se fondant sur leur forme propre [*vṛddhi* 2], entrent en relation avec les éléments verbaux dénotés par *ādaic* qui sont leurs *saṃjñin*, de même ce mot *agni* (énoncé dans la grammaire) [*agni* 1], se fondant sur le son *agni* [*agni* 2], entre en

⁸ « Reconstruction » car le commentaire du grammairien philosophe au *sūtra* A 1.1.68 n'est pas parvenu jusqu'à nous.

relation avec le mot énoncé *agni* [*agni* 4] qui est le sens du mot *agni* [*agni* 3].⁹

La stance 1.60 fait référence à la règle A 1.1.1 *vr̥ddhir ādaic* // « [Le terme technique] *vr̥ddhi* [désigne] *ādaic* (autrement dit, les phonèmes /ā - ai - au/, *ādaic* étant l'acronyme de cette liste de phonèmes). » La stance 1.61 fait référence à l'application de la règle A 1.1.68 au mot *agni* tel qu'il peut apparaître dans le contexte grammatical, comme dans la règle A 4.2.33 *agner dhak* // (cf. note 6). Afin de mettre en lumière le contenu de ces deux stances, l'auteure recourt notamment aux deux tableaux suivants¹⁰ :

A 1.1.1		
	<i>saṃjñā</i> (définition) →	<i>saṃjñin</i> (définition)
<i>saṃjñā</i> ↓	<i>vr̥ddhi</i> 1 → ↓	<i>ādaic</i> ↓
<i>saṃjñin</i>	<i>vr̥ddhi</i> 2 →	/ā - ai - au/

A 1.1.68 appliqué à *agni*

A 1.1.68 appliqué à <i>agni</i>		
	<i>saṃjñā</i> (définition) →	<i>saṃjñin</i> (définition)
<i>saṃjñā</i> ↓	<i>agni</i> 1 → ↓	<i>agni</i> 3 ↓
<i>saṃjñin</i>	<i>agni</i> 2 →	<i>agni</i> 4 (langue objet)

⁹ Nous reprenons la traduction de l'auteure. Les éléments entre crochets, censés faciliter la lecture des deux tableaux ci-après, sont un ajout personnel.

¹⁰ Pour une lecture légèrement différente de celle qu'offrent ces deux tableaux, cf. Aussant (2005, p. 81-82). Selon nous, la véritable relation *saṃjñā* - *saṃjñin* est entre *vr̥ddhi* 1 et /ā - ai - au/ d'une part, et entre *agni* 1 et *agni* 4, d'autre part.

Un parallèle est donc établi entre le fonctionnement du mot *vr̥ddhi* dans la règle A 1.1.1 et le fonctionnement du mot *agni* dans la règle A 4.2.33. Cet extrait met clairement en lumière le « double pouvoir du mot », tantôt moyen ou instrument de compréhension (par exemple, *vr̥ddhi* 1 par rapport à *vr̥ddhi* 2 ou par rapport à *ādaic* [nous dirions plutôt /ā - ai - au/]), tantôt objet de compréhension (*vr̥ddhi* 2 par rapport à *vr̥ddhi* 1).

Maria-Piera Candotti termine son ouvrage par une étude du mécanisme de citation des sons dans le domaine grammatical, mécanisme rendu particulièrement complexe par un mode d'enseignement et un système d'abréviations (*pratyāhāra*) très élaborés¹¹.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat¹², constitue une avancée incontestable dans la compréhension de la réflexion indienne relative aux faits métalinguistiques. Travaillant sur un matériel d'une grande richesse, souvent difficile à pénétrer, l'auteure procède toujours avec la plus grande prudence dans ses interprétations, mesurant chaque fois la recevabilité des arguments au regard des thèses en présence et du contexte intellectuel de l'époque. Un index des termes techniques, surtout pour un thème comme celui-ci, aurait été apprécié ; quant

¹¹ L'*akṣarasamāmnāya* « catalogue des sons » (également appelé *Sivasūtra*), qui accompagne le corpus des *sūtra* pāṇinéens, donne la liste des unités phonématiques du sanskrit. Ce catalogue se compose de quatorze groupes de sons, chacun se terminant par un marqueur (noté ici par une majuscule) : *a-i-u-Ṇ*, *ṛ-ḷ-K*, *e-o-Ṇ*, *ai-au-C*, *h-y-v-r-T*, *l-Ṇ*, *ñ-m-ñ-n-M*, *jh-bh-Ṇ*, *gh-dh-dh-Ṣ*, *j-b-g-d-d-Ṣ*, *kh-ph-ch-ṭh-th-c-ṭ-t-V*, *k-p-Y*, *ś-ṣ-s-R*, *h-L*. L'ordre des groupes ainsi que leur marqueur rendent possible l'utilisation d'un certain nombre d'abréviations (*pratyāhāra*). Ainsi, l'association du *a* du premier groupe au marqueur *L* du dernier groupe (= *aL*) désigne l'ensemble des unités phonématiques ; l'association du *a* du premier groupe au marqueur *C* du quatrième groupe (= *aC*) désigne l'ensemble des unités vocaliques, etc.

¹² Soutenue en juin 2004 à l'Université de Lausanne, sous la direction de Johannes Bronkhorst.

au lecteur non indianiste, il regrettera parfois l'utilisation de procédés ou de références auxquels il n'est pas familier et qui ne lui sont pas expliqués.

Références bibliographiques :

Aussant, Émilie (2005). « L'autonymie dans la tradition grammaticale sanskrite pāṇinéenne », *Histoire Épistémologie Langage* t. 27, fasc. 1, p. 73-92.

Cardona, George (1997). *Pāṇini. His Work and its Traditions. Vol. I : Background and Introduction*. Second edition, revised and enlarged, Delhi : Motilal Banarsidass.

Émilie AUSSANT
UMR 7597, Université Paris Diderot,
CNRS

COMPTES RENDUS



Feuillet, Jack. *Introduction à la typologie linguistique*, Paris, Honoré Champion, 2006, Vol. 19, coll.: Bibliothèque de grammaire et de linguistique, 720 p., ISBN 2-7453-1269-3

Parce qu'elle a su rénover l'approche de la diversité des langues, aussi bien au plan méthodologique que théorique, la recherche typologique est aujourd'hui en plein essor parmi les linguistes. Paradoxalement, si l'on excepte la *Structure des langues* de Claude Hagège (Paris, P.U.F., « Que sais-je ? », 2001 [1982]), il n'existait à ce jour aucune véritable introduction générale à cette discipline. L'ouvrage de Jacques Feuillet comble ce vide. Il a été conçu à la fois comme « un guide et un tremplin pour des analyses ultérieures approfondies » et comme « une simple illustration de quelques questions qui font l'objet de l'intérêt des typologues. » (p. 7). L'auteur était particulièrement préparé à une telle entreprise. Grammairien et linguiste français, spécialiste de grammaire comparée et de typologie linguistique (langues slaves, langues balkaniques, langues germaniques), professeur de bulgare à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales à Paris, il jouissait d'une vingtaine d'années de recherches typologiques, à la faveur aussi du fait qu'il a été membre puis coordinateur, après le retrait de Gilbert Lazard, du groupe "Actance et valence" dans le cadre du projet de description typologique des langues européennes

appelé EUROTYP. Il en tira une vision claire de cette discipline : « Son idéal est d'étudier la manière dont s'expriment certaines notions à travers les langues, dont le nombre doit être aussi élevé que possible pour éviter le piège ethnocentrique qui menace tout linguiste » (p. 7). C'est autour de cette perception du rôle de la typologie qu'a été construit le présent ouvrage qui, articulé en quinze chapitres, reflète en quelque sorte la pratique linguistique de l'auteur lui-même.

Le chapitre I, « Les approches typologiques » (p. 15-59), est un parcours à la fois historique et contemporain de la typologie en tant que discipline. L'auteur s'applique à cerner l'objet de la typologie en divisant son histoire en trois grandes approches : morphologique, aréale et syntaxique. La première couvre le 19^e siècle et le début du 20^e siècle jusqu'à Greenberg 1957 (« The Nature and Use of Linguistic Typologies », *IJAL* 23, p. 68-77). Elle se caractérise par le souci de classer les langues selon des discriminants linguistiques (classification par types : isolant, agglutinant, flexionnel, polysynthétique), classification qui s'avérera par la suite partielle et même condamnée à une impasse. La deuxième orientation est représentée par la typologie aréale qui essaie de repérer des traits communs à des langues géographiquement voisines. L'auteur passe en revue divers exemples (Asie du Sud, Caucase, Aire Mésoaméricaine), mais c'est dans les langues balkaniques (albanais, bulgare et